

**L'affrontement spectaculaire  
du jacobin Chabot  
et du chef de légion Morgan  
à la cathédrale d'Amiens  
le lundi 29 juillet 1793**

(d'après une peinture  
jadis conservée dans la famille Morgan)

par Jacques FOU CART

Un livre de souvenirs récemment publié par la comtesse Adrien de Hauteclocque, châtelaine de Belloy-Saint-Léonard près Airaines (1), nous restitue l'intense climat de ferveur patriotique où baigna la jeunesse de son fils Philippe de Hauteclocque, le futur général Leclerc, l'enfant du pays promu l'enfant chéri de la victoire aux côtés du général de Gaulle.

Une intéressante lettre du 17 septembre 1948 adressée à sa fille Yvonne confirme le veto familial opposé au projet de gisant funéraire prôné par l'architecte Pierre Dufau pour le monument qu'on devait élever à Amiens en l'honneur de Leclerc. Ce sera fait en 1949 par les soins des frères Joël et Jan Martel, mais sous forme d'une figure de proue à l'élan superbe émergeant en beauté de verdure du square Saint-Denis au cœur de la cité.

La lettre explique en clair : "(la veuve) Thérèse a dû refuser le projet de monument pour Philippe, d'Amiens, affreux, paraît-il. C'était un 'gisant' ; l'idée de représenter sous cette forme un Philippe, l'activité même, n'était vraiment pas à propos..." La notice sur l'inauguration du Monument le 24 juin 1950 dira pareillement : "*Le projet Martel répondait le mieux au désir de représenter Leclerc dans l'attitude d'entraîneur d'hommes qu'il fut et en pleine action*" (2). A cet égard, la réussite est totale.

Par ailleurs, la comtesse de Hauteclocque, évoquant les ancêtres maternels de son mari, les Morgan de Frucourt et Morgan de Belloy, gloire du commerce d'Amiens au XVIII<sup>e</sup> siècle (voir le schéma généalogique, in fine, annexe II), parle d'un tableau de famille relatant une anecdote haute en couleur des temps révolutionnaires (3). On y voit Chabot, l'ex-capucin, en train de pérorer du haut de la chaire dans la cathédrale. Morgan de Frucourt, commandant en chef de la Garde Nationale, arrive pistolet au poing pour lui dire : "*Si tu ne descends pas, je te fracasse la mâchoire.*" Et Chabot descendit.

Même si quelque peu embelli dans sa tournure dramatique, ce récit a toute chance d'être authentique en ce qu'il correspond pour l'essentiel aux chroniques contemporaines racontant le passage tumultueux à Amiens les 26-29 juillet 1793 des fiers représentants du peuple pleins d'arrogance, Chabot et André Dumont. Ils venaient en notre ville, délégués par le Comité de Salut Public de la Convention Nationale, pour calmer une effervescence populaire grosse de dangers, causée par l'épuisement des subsistances et l'excessive cherté des prix. L'émeute menaçait, sauf que pour assurer l'ordre et empêcher le pillage des boulangeries, la Garde Nationale forte de 3000 hommes se mobilisait unanime sous les ordres de son chef énergique, Morgan de Frucourt. Celui-ci jouissait de l'estime générale pour son passé de valeureux combattant de la guerre d'Amérique ; de plus, sa taille élevée le mettait en vedette (4).

Donc, le couple matamore Chabot-Dumont, auréolé du prestige de représentants du peuple aux pouvoirs dictatoriaux, arrive à Amiens le matin du vendredi 26 juillet et convoque aussitôt à son de trompe les citoyens à la cathédrale pour les six heures du soir. Là, l'un après l'autre, ils montent en

chaire pour se livrer à de violentes diatribes contre les prêtres, les nobles et les riches.

Chabot arbore la tenue débraillée du sans-culotte : veste de nankin dite carmagnole aux manches déchirées, pantalon d'étoffe grossière, cou découvert, jambes nues et sur la tête un grand bonnet rouge. Comme il fait très chaud, il boit force rasades de vin à même un pot de faïence blanc.

Le samedi, dès 5 h du matin, on bat la générale pour alerter la Garde Nationale. L'après-midi surgit l'incident comique, né de l'application trop stricte d'une mesure de fermeture des Portes de la ville prise par Chabot et Dumont. Eux-mêmes, partis dans la banlieue d'Amiens, à Saint-Maurice, pour voir leur ami le manufacturier Bonvallet, se voient refuser le passage à leur retour par la sentinelle postée au Pont-Saint-Michel ; c'est qu'ils n'ont pas d'insignes distinctifs. Il fallut l'intervention personnelle du maire Lescouvé, ceint de son écharpe, et du chef de légion, Morgan, pour lever la consigne. Humilié Chabot s'en va furieux, la soif de vengeance au cœur.

Puis, le dimanche 28 juillet, c'est la fermentation générale proche de l'émeute. Sur la grande Place du Marché aux Herbes, se regroupent, débouchant par les rues des Chaudronniers et des Vergeaux, les sans-culottes de la Société Populaire et surtout les militaires du 26<sup>e</sup> régiment de Chasseurs à cheval commandés par le colonel Courtin, ce régiment projacobin dit de l'Echelle parce que présent à l'exécution de Louis XVI sur la place parisienne de la Concorde.

En face, arrivés au pas de charge, les huit bataillons de la Garde Nationale bien décidés, fût-ce en croisant le fer, à stopper la marche en avant des Jacobins. Groupés en carré, ils veulent par solidarité et loyalisme envers leur chef, "*le brave Morgan*", empê-

cher à tout prix l'arrestation du chef du 3<sup>e</sup> bataillon Lefèbvre-Alavoine, coupable d'avoir refusé de livrer des armes (sabres, fusils, piques) aux sans-culottes pour le motif cinglant : "*Des armes à la canaille, quand je n'en peux fournir à tant d'honnêtes citoyens de mon bataillon ?*"

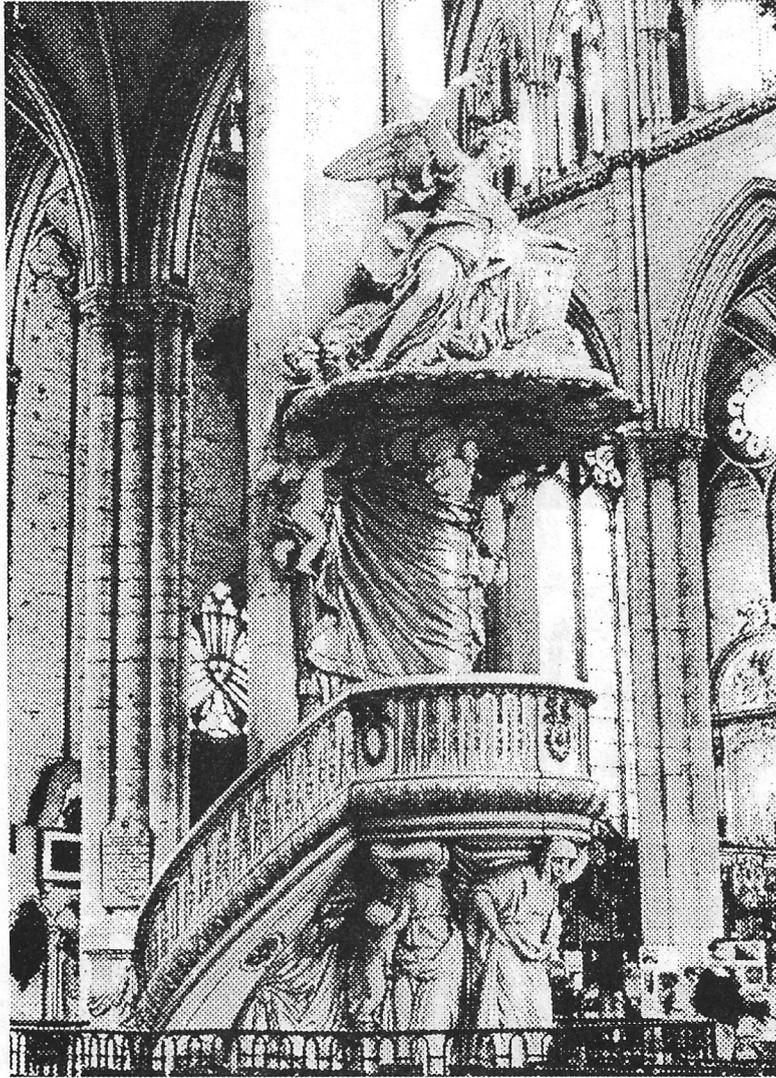
Le face à face est menaçant. Un coup de feu tiré par un Garde national pouvait mettre le feu aux poudres (voir l'annexe 1 infra). Chabot, blême sur son cheval blanc, hors de sens, recule d'effroi. Dès lors, croyant voir les fusils braqués sur lui, il perd de sa superbe et doit composer.

Le commandant du 7<sup>e</sup> bataillon, Crocquoison, a rendu compte à son chef Morgan, de l'affrontement sévère avec le 26<sup>e</sup> Chasseurs, et Morgan parlemente avec Chabot pour éviter le pire. Sur le moment, le conflit s'apaise, mais la Garde reste toute la nuit sous les armes, veillant même dans la cour de la demeure de Morgan rue Neuve (future rue de l'Amiral Courbet). Chabot s'emporte contre Morgan tenu responsable comme chef de légion de tout ce qui arrivait.

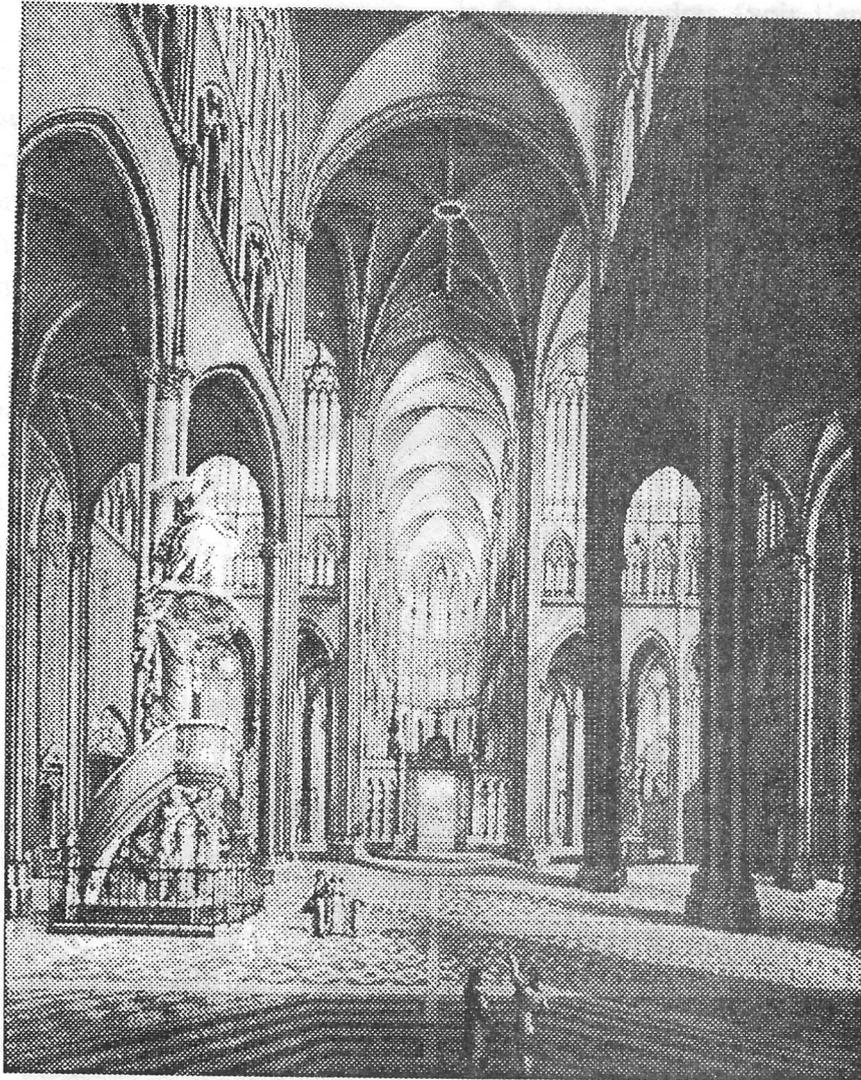
Le lundi 29 juillet au début de l'après-midi, une violente altercation a lieu à l'Hôtel-de-Ville entre un autre commandant de la Garde, le courageux Poullain-Cotte et Chabot qui le traite publiquement de scélérat. Poullain-Cotte présentait la mobilisation de la Garde comme un sentiment spontané de fraternité et d'attachement à ses chefs, invoquant au surplus "*la franchise et la loyauté picardes trop bien établies*". Son arrestation est requise, sauf que la mesure est différée vu "*le tumulte (qui s'élève) dans toute la salle*".

En fin de journée, c'est la scène homérique décrite par la peinture qu'on vient d'évoquer.

A cinq heures de l'après-midi, les citoyens en grand nombre et toutes les autorités de la



Chaire de la cathédrale  
Cliché Christophe Petit



Auguste Poron - Intérieur de la cathédrale d'Amiens  
Musée de Picardie - (don Jacques Foucart junior)

ville, dont l'Etat-Major de la Force armée, s'assemblent à la cathédrale pour entendre Chabot et Dumont se succéder dans la chaire à l'effet d'y réitérer sur le ton comminatoire plaintes et griefs. Chabot vocifère et fulmine spécialement contre Morgan de Frucourt, allant jusqu'à dire qu'il lui ferait sauter la cervelle s'il ne s'amendait pas ou encore menaçant de faire rouler sa tête sur l'échafaud. Dans le climat survolté du jour, Morgan, excédé, a dû lui répliquer de pareille façon.

Suivent alors ce que le compte rendu du secrétaire de mairie Janvier appelle pudiquement *"des clameurs, mouvements tumultueux, terreurs paniques, prétendus bruits de tambours qu'on croyait battre la générale"* ... Après des *"apostrophes indécentes"* (allusion probable à l'échange d'aménités verbales entre Chabot et Morgan) le général d'Urre, usant de son autorité supérieure *"entreprend le rôle respectable de pacificateur"*. De fait il parvient à modérer la rage de Chabot qui fait amende honorable, du moins en apparence, et embrasse Morgan. Des baisers fraternels, dit-on, s'entredonnent dans l'assistance, on décide d'illuminer et de tirer le canon, ce qui aura lieu au retour de la cathédrale vers les neuf heures du soir.

Pour clore en dignité cette journée hâlante d'émotion, le citoyen Evrard, président de la Société Populaire, avait prononcé à la cathédrale et sans doute du haut de la chaire, le discours idyllique conservé en imprimé aux Archives municipales : *"Qu'il est doux et consolant de voir réuni sous ces voûtes majestueuses un peuple entier de Frères prêts à se serrer par les nœuds de la plus touchante fraternité ! Le génie de la Discorde avoit semé des germes de dissensions, le père armé contre le fils, le fils contre le frère,*

*l'ami contre l'ami... de l'anarchie... déjà le sang étoit près de couler à grands flots, mon esprit frémit d'horreur à la seule pensée des maux qui alloient nous engloutir. On vouloit... secouer les torches embrasées de la guerre civile."* *"Au reste, calmons nos craintes, nous aurons du pain."* Et d'adjurer en finale le Peuple des frères et amis : *"au lieu de planter l'étendard sanglant de la rébellion, nous nous sommes tous unis pour planter l'olivier, symbole de la Paix."*

N'empêche que, rentré chez lui, Chabot voit à la porte de son auberge son image pendue en effigie. Découragé par une résistance aussi tenace, il renonce et rejoint Paris le lendemain, laissant Dumont seul pour régler le débat.

Celui-ci le 12 novembre 1793, peu avant le convertissement de la cathédrale en Temple de la Raison, prend la tête décapitée de la statue en pierre de Saint Louis par Blasset et la jette du haut de la chaire pour la pulvériser dans l'enceinte du dessous.

Entre temps, le 17 août 1793 à la Tribune de la Convention, Chabot s'était vanté : *"J'ai affronté, moi seul à Amiens, 7000 baïonnettes"* (5) ?

L'année suivante, le 2 avril 1794, accusé de concussion, Chabot monte sur l'échafaud avec Camille Desmoulins (6). Dumont, quant à lui, instruit par l'expérience, vire de bord et fustige d'invectives ses amis de la veille. L'esprit de modération et de sagesse propre aux Amiénois triomphe décidément. En témoigne l'échafaud dressé à Amiens sur la même place du Marché aux Herbes le 16 octobre 1795 pour décapiter à grand spectacle le terroriste Joseph Lebon, revêtu de la chemise rouge, celui que l'historien d'Amiens Calonne appelle le Néron d'Arras.

Au total, de ces dramatiques journées de juillet 1793 illustrant une chronique mouvementée à souhait, où tout faisait craindre le pire, le tableau Hauteclocque est le rare et précieux témoignage.

### In fine

Nous parlons, hélas ! au passé, car, nous dit-on, le tableau longtemps conservé au château de Belloy-Saint-Léonard, vient de disparaître par vol.

Espérons qu'un jour nous le retrouverons.

### NOTES

1. *Lettres de la Comtesse Adrien de Hauteclocque à sa fille, Yvonne de Bodard de la Jacopière* (1981), p. 350.
2. *Id.*, p. 283.  
La lettre complète notre plaquette publiée par M. Pauchet en 1997 dans la Revue *Eklitra* sous le titre *Le monument du Général Leclerc, chef d'œuvre amiénois des frères Martel*.  
Nous n'avons eu connaissance que tardivement du fascicule : "A la Gloire du Général de Hauteclocque", 1950, 38 pages, retraçant la journée de l'inauguration le 24 juin 1950 avec tous les discours prononcés dont celui du ministre Pleven, compagnon de Leclerc dans l'Afrique libérée.
3. *Lettres*, op. cit., p. 350.
4. **Jean-Baptiste-Maur Morgan** de Frucourt (Amiens 1756-1830), sous-lieutenant du régiment de Dillon en 1775, quitte l'armée en 1783 après de longues années de service : une campagne en Corse (1769) et quatre en Amérique (1779, 1780, 1781 et 1782) ; blessé au siège de l'île de Grenade (1779) ; chevalier de Saint-Louis. Sous la Révolution, il est commandant en chef de la garde Nationale, remarquable de courage et de stature, et sous l'Empire, chef de Légion de la Somme. La paix revenue, il fonde avec son parent Delahaye la filature hydraulique des Saintes-Claire à Amiens.  
Son frère **Jacques-Philippe Morgan** (1760-1843) fut aussi un valeureux militaire, officier au régiment Dillon, 1777, aide de camp du marquis de Verdière, lors de la campagne d'Amérique colonel du 10<sup>e</sup> Hussards en 1793, général de cavalerie, avait servi en Inde.  
Sur eux, voir la *Biographie des hommes célèbres de la Somme*, anonyme, 1835, p. 207 et 204.  
Jour de gloire pour Morgan de Frucourt le 25 juin

1803 : comme chef de Légion de la Somme, il commande l'escorte d'honneur qui accompagne Bonaparte premier Consul lors de sa venue à Amiens. Un poème anonyme parle du "*brave Morgan dans Amiens aimé*".

5. Sur la rodomontade de Chabot, voir notre plaquette : *Un aspect méconnu d'Amiens sous la Révolution*, Eklitra, 1995, p. 37.
6. **François Chabot**, né à Saint-Geniez (Aveyron) en 1756, guillotiné à Paris le 5 avril 1794 ; fils d'un cuisinier de couvent, entre chez les Capucins de Toulouse ; en 1790, vicaire général de l'abbé Grégoire, évêque de Blois ; député du Loir-et-Cher en 1791 ; jacobin fougueux jusqu'à l'outrance ; dénonciateur inlassable ; il se dénoncera lui-même, cause de sa mort.  
Manœuvré par des aigrefins de la finance, il est compromis dans la sombre affaire de la liquidation de la Compagnie des Indes et arrêté le 17 novembre 1793 pour agiotage, concussion et fabrication de faux décrets avec ses collègues Bazire et Fabre d'Eglantine. Tous trois sont condamnés à mort et guillotines le 5 avril 1794 dans la même fourmée que Danton et Camille Desmoulins.

### SOURCES

#### IMPRIMÉS

- Documents pour servir à l'histoire de la Révolution dans la Somme.*
- Registres aux délibérations de la Ville d'Amiens*, tome 6, 1902, p. 402-408 (Bibl. Mun. Amiens Pic 21765). C'est le document fondamental, étant rédigé au jour le jour par le très intelligent secrétaire de mairie Louis Janvier.
- Hyacinthe Dusevel, *Histoire d'Amiens*, 2<sup>e</sup> édition, 1848, p. 466-469.
- Albéric de Calonne, *Histoire de la ville d'Amiens*, 1900, p. 484-488.

#### MANUSCRITS

- Bibliothèque municipale d'Amiens, Arch. révolutionnaires, *Discours du citoyen Evrard, président de la Société Populaire d'Amiens en présence des commissaires de la Convention Nationale, des administrateurs de Département et de District, des membres du Conseil général de la Commune, du général Dur (pour Durre), de l'Etat-Major de la Force armée, et d'une grande affluence de citoyens réunis en l'église cathédrale le 29 juillet*, 4 p., 1 I 2 n°2, 17 ;
- Ms Goze 817 D f°144, p. 134-144
- Ms Machart 832 E, tome iv, p. 396-397.

## ANNEXE I

**Une gaminerie de Mannekenpis  
dans la cathédrale  
le jour où Chabot pérorait en chaire**

D'après une note du manuscrit Goze p. 134, l'auteur du coup de feu sur la place du Marché aux Herbes le dimanche 28 juillet après-midi serait l'échoppier Boulanger, incité par un sieur Dolin, dont le fils de douze ans avait été emprisonné un très court temps pour une espièglerie de Mannekenpis, sans doute au tout début, le vendredi 26 juillet 1793, alors que Chabot prenait la parole dans la cathédrale.

Voici le texte :

*“Chabot fut interrompu par des projectiles désagréables de deux espèces. M. Dolin fils, âgé d'environ 12 ans monta à la cathédrale selon son habitude par les conduites d'eau ; pressé par un besoin subit, le méchant espiègle se déchargea le ventre à travers une des clefs percées de la grande voûte. La pluie fétide et sale qui en résultait, causa un certain trouble dans la partie de l'auditoire qui la reçut. Enfin des gens du peuple mirent fin à une scène qui les indignoit en lançant des pierres au malheureux auteur.*

*M. Dolin père répondit pour son fils qui fut mis en prison par les gendarmes qui le guettèrent jusqu'à la nuit où il descendit par où il était monté. Quelque temps après, le jeune homme subit une prison de peu de temps et une faible amende. Les juges ne purent garder leur gravité devant cette affaire.”*

Ceci fut cause apparemment du coup de feu anonyme dont on vient de parler survenu le dimanche 28 juillet lors de l'affrontement décisif de Chabot avec la Garde Nationale, car dans le manuscrit Goze, on explique en

marge : *“pendant que Chabot pérorait sur la place, le père Dolin, vieux soldat qui avait servi dans les colonies, étant de fort mauvaise humeur par rapport à son fils conseilla à l'échoppier Boulanger, homme exalté, de tirer un coup de fusil qui déconcerta le sansculotte Chabot.”*

## ANNEXE II

**L'ascendance écossaise des Morgan ?**

Selon une tradition de famille rapportée dans le livre de souvenirs de la comtesse de Hauteclocque p. 350, les Morgan descendaient de Lord Thomas Morgan chambellan de la reine Marie Stuart *“obligé de quitter son pays pour sauver sa tête après l'exécution de sa reine en 1587”*.

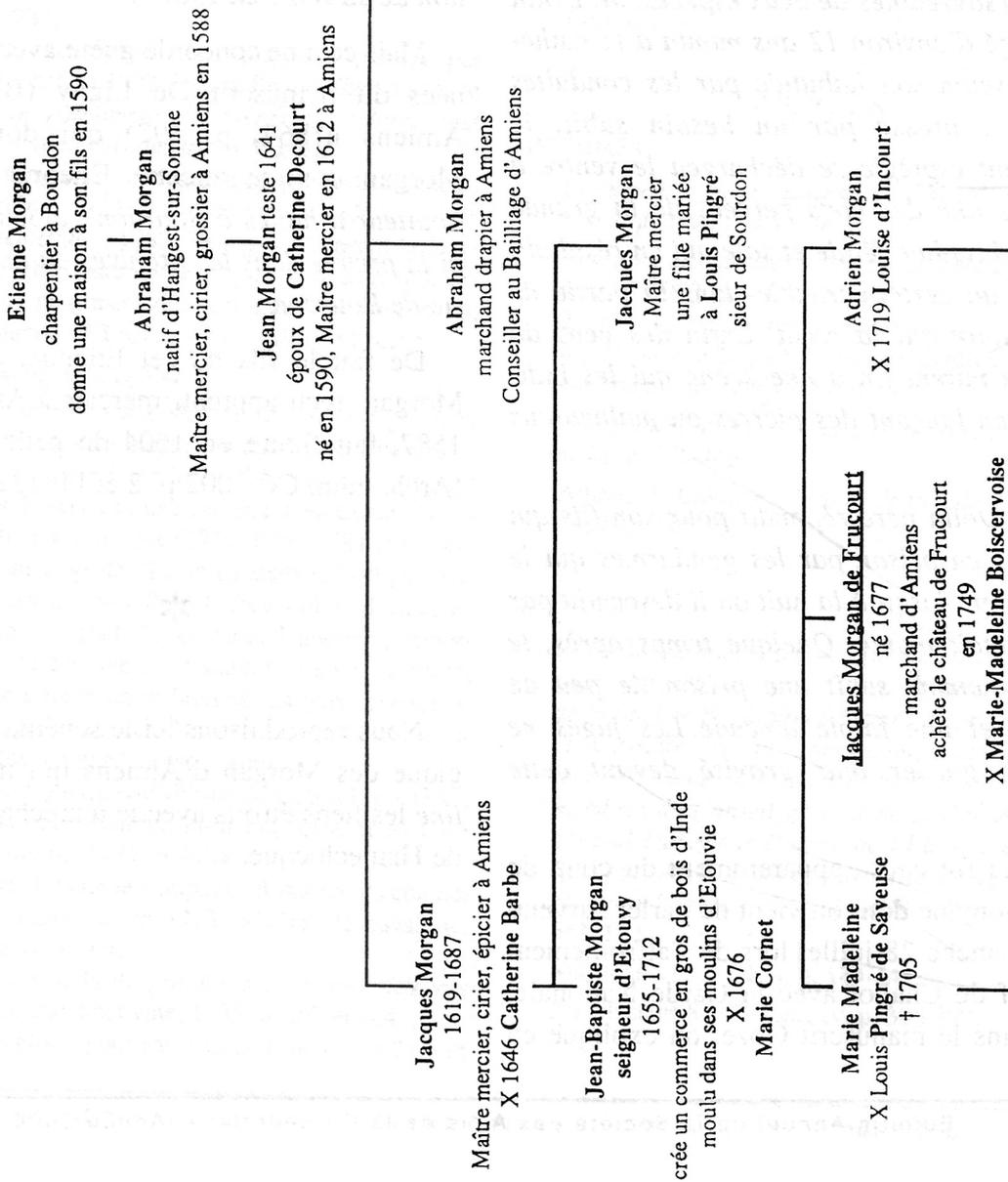
Mais cela ne concorde guère avec les données du manuscrit De Ligny (Bibl. mun. Amiens n°864, p. 192) qui donne aux Morgan comme ancêtre Etienne Morgan *“bateur d'huiles à Bourdon”* ajoutant *“j'en ai la preuve dans les archives de la seigneurie de Bourdon”*.

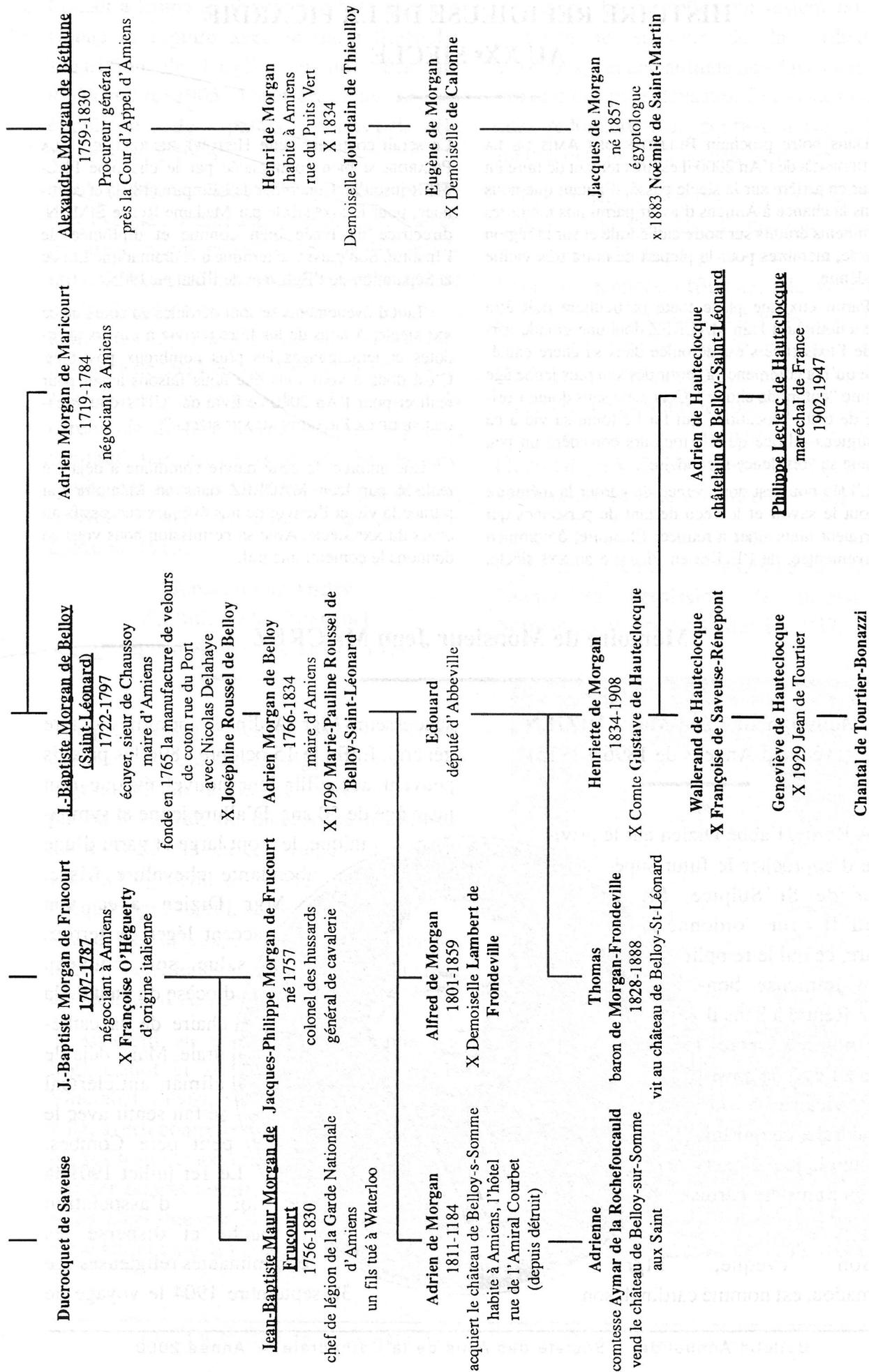
De fait le fils de cet Etienne, Abraham Morgan, reçu apprenti mercier à Amiens en 1587, fait figure en 1604 de petit sayeteur (Arch. mun. CC 1002 p. 2 et FF 132).



Nous reproduisons ici le schéma généalogique des Morgan d'Amiens qui montre *in fine* les liens étroits avec le maréchal Leclerc de Hauteclocque.

## Généalogie Morgan





Note : à la Bibliothèque municipale d'Amiens, le dossier Picardie 1718 contient le faire-part de décès du baron Thomas de Morgan-Frondeville, ancien maire de Belloy-Saint-Léonard, décédé à Amiens le 10 avril 1888, âgé de 60 ans. Le décès est annoncé par les comtes Gustave, H., Adrien et W(allerand) de Hauteclocque, ce dernier étant officier élève à l'École de Cavalerie de Saumur.